



HAL
open science

Un recorrido. Septiembre 2016 Agosto 2018 Un voyage dans la crise sociétale, Maracaibo, Venezuela.

Stephanie Pryen

► **To cite this version:**

Stephanie Pryen. Un recorrido. Septiembre 2016 Agosto 2018 Un voyage dans la crise sociétale, Maracaibo, Venezuela.. Artelogie, 2023, Artelogie, 20, 10.4000/artelogie.13136 . hal-04440786v2

HAL Id: hal-04440786

<https://hal.univ-lille.fr/hal-04440786v2>

Submitted on 13 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

2023, avec Camille Noûs, deux publications dans le numéro anniversaire 10 ans de la revue en ligne *Artelogie*,

<https://journals.openedition.org/artelogie/>

Un recorrido. Septiembre 2016 Agosto 2018 Un voyage dans la crise sociétale, Maracaibo, Venezuela.

film-poème, réalisé en novembre 2018, durée 30 mn (3 extraits en ligne ainsi que ce texte présentant les enjeux du film)

<https://journals.openedition.org/artelogie/13136>

Un recorrido. Septiembre 2016 Agosto 2018

Un voyage dans la crise sociétale, Maracaibo, Venezuela.

film-poème, novembre 2018, 30 mn

Stéphanie PRYEN, MCF sociologue Université de Lille, Clersé

stephanie.pryen@univ-lille.fr

Ce montage d'images et de sons [produits par l'autrice avec ou sans vocation initiale à être montrés, ou produits par d'autres - journalistes, experts et artistes] propose un voyage dans la crise sociétale vénézuélienne (2016-2018). Il fait entrer dans la ville et sa modernité en ruines, en tension avec son passé réifié ; se confronter à des analyses d'experts et aussi à des relations dessinées au monde ; invite à ressentir la violence de la crise économique et pétrolière ; à éprouver la résistance politique ; à recevoir de front le cynisme des gouvernants ; à percevoir les souffles de la quête de subsistance // flanc à flanc à la dignité des « vies minuscules » (Guillaume Le Blanc). Il se termine sur l'exil majeur que vit aujourd'hui le Venezuela.

Extraits choisis

De 0 ; durée 4mn57

De 5mn43 ; durée 3mn54

De 13mn20 : durée 2mn50s

(Soit 11mn41s au total)

« Matériaux » du film en dehors des images et sons produits par l'autrice

- *Shell's wonderful world of Golf*, Maracaibo, Venezuela, 1965
- *Assignment : Venezuela*, court métrage de Jack Tobin, 1956

- *Nicolás Maduro animant son émission de radio sur la salsa*, novembre 2016
- *Diosdado Cabello animant son émission « Con el manzo dando »*, 30 mai 2018
- *Les matins de France Culture*, 27 avril 2017 (invitée Paula Vásquez Lezama)
- *Du grain à moudre d'été*, France Culture, 20 juillet 2017 (invité.es Gaspard Estrada, Thomas Posado, Paula Vásquez Lezama)
- *AFP Grand Format : les photos hallucinantes des manifestations au Venezuela*, L'Obs avec l'AFP, 25 avril 2017
- Carlos García, photographies parues dans Oro Noticias, *Le prix du panier de base*, 21 août 2018
- Alan Highton, photographe, éclairs du Catatumbo au sud du lac, octobre 2017
- Maria Alejandra Sánchez, photographe, Maracaibo
- Ivann Cruz, *Lignes de fuite*, 2017 (France)
- Simón Díaz, *Tonada del cabrestero*, 1975 (Venezuela)
- Julio Jaramillo, *Nuestro Juramento*, 1956 (Equateur)
- Charlie Chaplin, *La ruée vers l'or*, 1925
- Inojosa Carmen Victoria, con Bruzco Francisco, *Renunciar a Venezuela para no acostarse de hambre*, pour De Justicia y Provea, 24 juillet 2018
- Matthieu Delmas et Chris Huby, *Maracaibo miroir de tous les maux du Venezuela*, France 24, juillet 2018
- *La crise humanitaire au Venezuela en chiffres*, Arte Vidéo, 18 mai 2018
- Sophie G. Lucas, *Notown*, La contre allée, 2017

Aide-nous à faire comprendre

ce qu'on vit « ici »

et par suite, même en trébuchant,

pourquoi et comment on part « là-bas »...

un travail d'écriture.s,

*réponses fragiles à ces demandes
entendues au Venezuela*

*une immersion partielle dans une société en crise
et une réponse tout aussi partielle à une demande*

**// aider à faire comprendre, entendre, sentir,
à rendre sensible**

Entre octobre 2016 et mars 2018, j'ai vécu à Maracaibo.

Ville pétrolière, aux formes américaines.

Deuxième ville du Venezuela.

Reliée // séparée du reste du pays par son pont emblématique de plus de 8 kms faisant passer les véhicules sur l'autre rive du plus grand - et pétrolier - « lac » d'Amérique latine.

Sociologue de profession et enseignante chercheuse à l'Université de Lille, je suis entrée dans la « matière » vénézuélienne en dehors de toute perspective de recherche, « par hasard », en congé sans soldes, à un moment de dégradation dramatique des conditions de vie socio-économiques et sanitaires, d'hyperinflation délirante on en a le hoquet¹, de durcissement de la situation politique depuis la victoire de l'opposition aux élections législatives de décembre 2015.

Venue pour accompagner le projet professionnel d'un autre, j'ai d'abord même souhaité ne pas « travailler sur » le Venezuela...

- *Comment tu traduirais « brum »... « ab »... le mot que tu utilisais tout à l'heure...*
- *« Abrumido... » ... c'est comme... dépassé... débordé...²*

¹ A plus de 1.000.000% en 2018 https://www.lemonde.fr/international/article/2019/05/29/venezuela-l-inflation-a-ete-de-130-060-en-2018_5469091_3210.html Le salaire minimum était en août 2018 à 30 dollars ; il était à 2 dollars en octobre 2019 (<https://www.laopinion.com.co/frontera/venezolanos-buscan-remesas-en-cucuta-para-comprar-sus-alimentos-185073#OP>).

² L'un des échanges avec l'une des personnes dont le dessin est montré dans le film.



Capture d'écran du film *Un recorrido*

Je m'y suis pourtant impliquée.

J'ai rencontré et échangé avec des collègues anthropologues dont le toit de leur université leur tombait sur la tête, et qui continuaient à œuvrer vaillamment³.

J'ai arpenté la ville à pied, en bus et en *carrito por puesto* larges voitures taxis rouillées

*ici il n'est plus étrange de voir une
voiture accidentée sur elle-même – pas de choc, pas de tiers, la roue est
effondrée sur elle-même, l'essieu usé jusqu'à la moelle a cassé net –
collapsus*

Extrait texte 1 mars 2017

³ Je remercie Gustavo Chourio sociologue consultant (parti ensuite aux Etats-Unis) qui a été présent au début de mon séjour pour me guider dans la compréhension de la ville, et très chaleureusement Nelly Garcia (aujourd'hui à Barcelone) anthropologue à l'Université du Zulia (La LUZ) pour ses invitations généreuses à rencontrer et discuter avec ses collègues dans ses séminaires.

N.B. J'indiquerai chaque fois quand je les connais les villes dans lesquelles les personnes citées ont émigré depuis nos rencontres à Maracaibo, pour donner une idée sensible de l'ampleur et de la diversité des départs.

J'ai accompagné des ami.e.s aux options politiques diverses mais toutes opposantes ou *devenues opposantes* au gouvernement de Nicolás Maduro dans les manifestations en octobre 2016, puis dans celles d'avril à août 2017⁴, en cherchant à saisir la complexité et l'ambivalence des sentiments éprouvés.

Participé à la vie culturelle de la ville et passé du temps avec des acteurs culturels et artistiques proches d'une Alliance Française active dans ce domaine.

Toqué à la porte de la fédération *Fe y Alegria* (Foi et Joie) pour diversifier mes attachements et engagements⁵.

J'ai passé du temps avec l'équipe de *Médecins Sans Frontières* qui était encore en place dans la ville, avant qu'elle ne soit, du littéral « jour au lendemain », chassée du pays par le gouverneur du Zulia cherchant à invisibiliser l'ampleur du besoin d'aide humanitaire de sa région.

Vu du pays. Le plus possible. Tant que c'était encore possible.

Sans protocole de recherche formalisé.

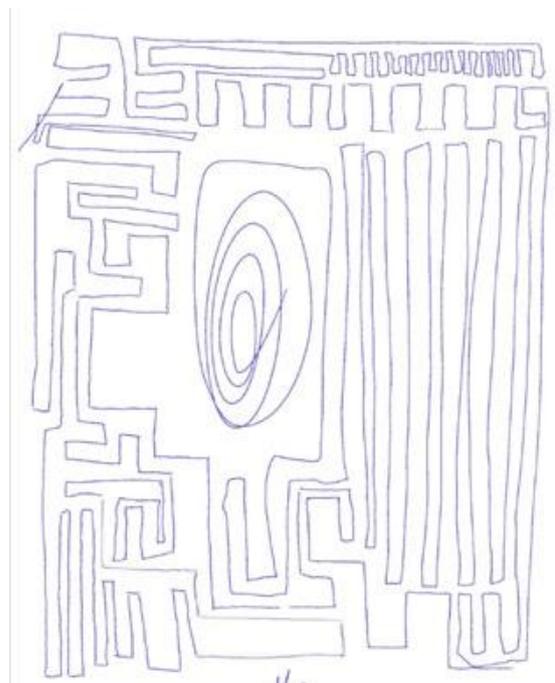
Quelques jours avant de quitter le Venezuela, en mars 2018, j'ai proposé à quelques personnes de mon entourage de « dessiner » la manière dont iels (se) voyaient (dans) la situation⁶. Jusque-là, je n'avais pas su ni voulu proposer des entretiens « formels », potentiellement enregistrés comme ceux dont les sciences sociales font usage, ne souhaitant pas contribuer à faire ressasser, à souffler sur les braises.plaies de la litanie envahissante sur la crise toujours plus forte. La proposition de « dessiner » a ouvert une porte inédite pour elles eux et pour moi, et les réponses ont rendu sensible autrement l'expérience vécue par celles et ceux qui ont accepté de se lancer en invitant à suivre leurs tracés fragiles tout en les commentant.

⁴ Elles feront plus de 140 morts

https://www.lemonde.fr/ameriques/article/2017/07/22/plus-de-cent-morts-au-venezuela-depuis-le-debut-des-manifestations-anti-maduro_5163661_3222.html

⁵ L'équipe de direction du service de recherche en sciences de l'éducation m'a reçue avec une grande générosité et j'ai participé à certains de ses projets : leur démarche réflexive sur leur projet culturel communautaire ; les ateliers d'*empowerment* des femmes vivant dans le quartier de leur siège régional ; un projet contre les inégalités de genre dans leurs lycées professionnels. Le montage sonore publié également ici dans cette revue, sur les sons du confinement à Maracaibo, fait entendre la voix de Beatriz, qui en était alors la directrice. L'un des montages sonores réalisé en août 2019, sur certaines des routes de l'exil, fait entendre la voix d'Enoalis vivant aujourd'hui à Bogota, qui portait alors le projet communautaire avec les femmes du quartier <https://soundcloud.com/stephanie-pryen/enoalis>.

⁶ Les personnes qui ont accepté => De *Fe y Alegria* : l'équipe de direction du centre de ressources, Beatriz et Marielsa (aujourd'hui à Barranquilla en Colombie). De l'Alliance Française : un jeune serveur à la cafeteria (parti mais je ne sais pas pour où) ; des employé.es aux services techniques, de communication, et de surveillance (dont l'un est aujourd'hui au Panama) ; une photographe, aujourd'hui à Houston ; la jeune chargée de communication en formation ; des enseignant.e.s de français de plusieurs générations et statuts (l'un parti en Colombie ; une autre à Madrid).



Deux des dessins (fév. 2018) montrés dans le film « Un recorrido »
celui de F. 30 ans montré de manière fixe et sans commentaires
celui de M. 25 ans, montré « en train de se faire »

Le dessin de M. a donné le titre au film.

Un *recorrido*.

Un laberinto qu'on la voit dessiner et qu'elle commente, duquel on ne peut selon elle s'échapper. Car même l'exil ne serait qu'un labyrinthe de plus.

J'ai été prise. Affectée⁷.

Cela m'a amenée à explorer plus avant une posture déjà empruntée auparavant⁸ // celle de ne plus trop pouvoir « écrire sur » si non que « écrire depuis », « dedans »⁹.

Ecrire d'abord des textes, qui disaient ce que je comprenais ou ce que je ne comprenais pas de ce qui s'éprouvait autour de moi, mais aussi de ce qui passait à travers moi.

Qui se voulaient, comme le reste de ce qui suivra (images et sons et montage), chambres d'échos, de résonance, laissant passer à travers moi sensations, émotions, perceptions ; sans forcément chercher à les refroidir, à les mettre en ordre ou en catégorie. Sans chercher à résoudre à tout prix les moments de tensions.

⁷ Si ces termes, qui me semblent complètement appropriés pour décrire ce qui s'est joué pour moi, font bien sûr référence dans le monde anthropologique aux travaux de Jeanne Favret-Saada, il me reste à faire un travail plus approfondi pour en dérouler les conséquences et déplier les enjeux de leur usage.

⁸ Notamment pour « [On ne peut pas être ami avec un Rom](#) »

⁹ Ecriture non académique pourtant toujours partagée et discutée avec des collègues universitaires en France et avec des chercheurs spécialistes de la situation vénézuélienne - au tout début Jean-Marc Fournier qui avait longuement travaillé sur Maracaibo (*L'autre Venezuela de Hugo Chávez, Boom pétrolier et révolution bolivarienne à Maracaibo*, Paris, Karthala, 2010) ; puis Paula Vásquez Lezama que j'entendais régulièrement sur les radios nationales et internationales proposer ses fines analyses et ses riches mises en perspective (*Pays Hors Service. Venezuela : de l'utopie au chaos*, Buchet Chastel, 2019), et dont les interviews à France Culture mais également par la suite ses messages de voix personnels intercontinentaux nourriront le film. Paula est décédée le 22 mars 2021, alors qu'elle mettait toujours toute sa détermination dans ce travail. Je lui rends profondément hommage avec toute l'amitié qui nous liait profondément, ici et chaque fois que j'évoque désormais sans elle la situation vénézuélienne.

Le tout début du premier texte écrit en mars 2017 :

je vois des voitures déglinguées, des routes défoncées, des gens amaigris effleurer des obèses, des voitures de luxe débarquer leurs bourgeois au "Club", des magasins d'Etat angoissants, des restaurants pleins de consommateurs aisés, des vendeurs à la sauvette qui sont seulement occupés à glaner quelques billets sur le coin des avenues ou à l'endroit des "gendarmes couchés" quand les voitures sont obligées de quasiment s'arrêter - proposant des rouleaux de papier toilette des biscuits peu goûteux un cafecito tiré de leur thermos, la femme de ménage de l'Alliance française partir à 17h prendre son bus improbablement encore sur roues rejoindre sa deuxième équipe de travail - municipale - pour nettoyer la place de la Chinita jusque 22h parce qu'avec un seul boulot on ne peut pas (sur)vivre, des familles se réjouir le dimanche en allant au restau discothèque sur le bord du lac manger du poisson contaminé et tremper les pieds dans l'eau toxique avec un chanteur qui donne toute sa voix sur la scène, des amis tout neufs se faire prendre corporellement et vivement par un dégoût social et moral quand je leur dis avoir été à las playitas - simple marché informel qui ressemble à un souk et dont on sort tout aussi propres et tout aussi saufs qu'on y est entrés, le soleil écraser la ville, quelques traces d'une époque faste mais sans doute dans le même temps de joyeux déni, les maisons repliées derrière murs et clôtures électrifiées, les immeubles s'en sortir par le haut, la jeunesse s'en aller, le désastre écologique en courant le long du lac improbable zone immense de nature complètement exploitée suant le pétrole exemplaire de la logique de prédation,

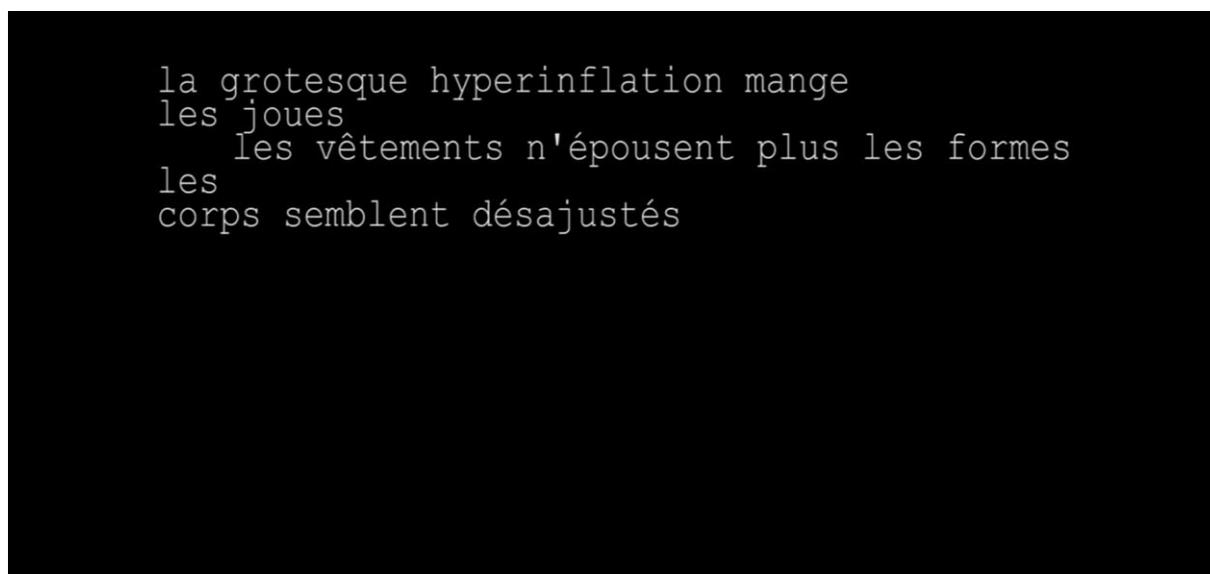
j'expérimente des canons qui me rendent transparente je n'ai pas les seins assez refaits pas les lèvres assez rouges pas les talons assez hauts, on ne me regarde pas, on ne me parle pas, c'est un affront qui comprend-contient tous les affronts de la domination des canons, envie de les éclater avec brutalité,

mais aussi la bienveillance, l'attention, méfiez-vous, faites attention, prenez soin de vous,

cette méfiance qui entre dans les corps, paradoxalement très liée à la bienveillance, comment pourra-t'elle se transformer ? comment sortiront-ils sortiront-nous de cette tension constante qui ne permet plus ou si peu de circuler, de traverser, d'essayer, de penser, de se frotter ?

Le nez dans le sinistre écologique et économique, plus de place pour la poétique réclamée dans le manifeste pour les « produits » de haute nécessité au moment des grèves dans les Antilles françaises (Patrick Chamoiseau, janvier 2009). Plus de temps. Le temps est spolié. On fait la « cola » - la queue. La cola pour prendre de l'argent au distributeur ; pour acheter pour payer parce que les lignes pour les terminaux bancaires sont archaïques ; pour recharger sa carte téléphonique ; pour aller au magasin d'Etat. Et les gens attendent... Ce temps, ce temps privé, ce temps pris, ce temps volé. Volontairement spolié. C'est le temps de la pensée. De la résistance. De l'organisation collective. Une file, c'est une ligne. Ce n'est pas un rassemblement.

Ce sont ces textes, lus ou écrits, qui soutiennent les différents moments du film.



Capture d'écran du film *Un recorrido*

Au fil du travail de montage, les textes ont laissé entrer plus pleinement les autres perceptions sensorielles, se sont épurés. Essorés.

Laissant venir le silence. L'absence d'image.

Des poèmes. Des musiques.

Laissant place aux confrontations. Aux tensions.

A la suspension. Aux ruptures.

Avec une attention à éprouver des temporalités.

Ne cherchant pas à tout dire ; à fermer ; à asséner.

Car comment répondre à la question initiale

aide-nous à...

// faire mesurer l'ampleur du cynisme et de la violence des gouvernants // rendre sensible
l'effondrement de structures de production d'une société
qu'on disait moderne et la plus riche au monde de ressources pétrolières // faire percevoir le
burlesque mortifère de l'hyperinflation // faire entendre l'inouï...

Laisser respirer puis s'étouffer d'avoir retenu son souffle. Reprendre une inspiration soudaine et brusque.

Donner le temps de se demander ce qui se passe ; de ne pas savoir de suite ; peut-être même jamais.

Avec peut-être la chance de ne pas avoir « fait trop d'images ».

De ne pas avoir pu en faire, parfois.

D'en avoir fait parfois sans intention.

La chance d'avoir des images.paysages devant lesquelles je m'étais posée longtemps, devant lesquelles il était alors devenu possible au moment du montage d'inviter d'autres à se poser, même inconfortablement, même précairement

les balancines filmées en plan fixe pendant 13 minutes parce que c'est la durée de l'un des morceaux de musique expérimentale du musicien lillois Ivann Cruz qui semblait avoir été fait pour elles et que la prise d'images a été faite en l'écoutant dans la voiture

la longue traversée de ce pont emblématique reliant la ville au reste du pays, conditionnée par un autre des morceaux de ce même musicien¹⁰

la ville imperceptiblement immobile et déserte et inquiétante, car en grève (une minute)

Ouvrir à des détours, pour permettre un regard qui serait si non peut-être impossible, laissant place à la puissance de gestes artistiques

Charlot dans la ruée vers l'or, faisant écho aux propositions de Guillaume Le Blanc pour en interpréter la figure et faire ainsi s'approcher plus près de la violence abyssale des conditions sociales, économiques et politiques mais aussi de « l'insurrection et la dignité des vies minuscules »¹¹

les peintures noires de Goya - Saturne dévorant son enfant

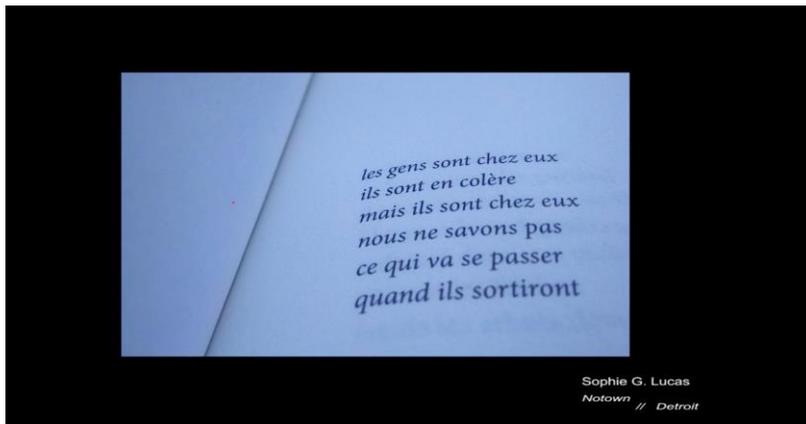
des musiques du patrimoine permettant de (faire) plonger dans les sensibilités nostalgiques rencontrées

les poèmes de Sophie G. Lucas sur la ville de Detroit lus « dans » Maracaibo¹²

¹⁰ J'ai cherché longtemps une solution de montage pour mettre en tension (électrique) [la ville moderne, idéalisée et réifiée] // [la ville contemporaine, angoissante et effondrée]. J'avais filmé la traversée du pont emblématique de la ville un jour où la musique expérimentale de Ivann Cruz (lillois) emplissait l'habitacle de la voiture - étrangement comme composée pour ce passage. Retrouver par hasard cette vidéo de quelques minutes a ouvert une piste, une option finalement choisie pour tenter ce geste. Aidée par les *relámpagos*, ces éclairs qui illuminent régulièrement le ciel de la ville et qui font partie de l'expérience partagée de cette ville, permettant d'ouvrir des failles et produire des allers-retours avec des images d'archives de compagnies pétrolières des années 50 et 60, et proposant de faire l'expérience des dimensions étranges, quasi fantastiques, épiques, de l'expérience urbaine de Maracaibo.

¹¹ Le Blanc Guillaume, *L'insurrection des vies minuscules*, Paris, Bayard, 2014.

¹² Sophie G. Lucas, *No Town*, éditions La Contre Allée, 2017.



Captures d'écran du film *Un recorrido*

*le geste de Carlos García pour figurer l'hyperinflation*¹³



Capture d'écran du film *Un recorrido*

¹³ comme dans d'autres montages, des artistes (Felipe Jacome (pour « los caminantes ») ou celui de Teresa Margolles (pour l'activité à la frontière du Cúcuta)) ont pu composer des regards et des gestes sur lesquels j'ai pu appuyer les miens [https://www.lemonde.fr/photo/portfolio/2018/08/19/au-venezuela-faire-ses-courses-coute-des-millions_5343886_4789037.html ; <https://lepetitjournal.com/madrid/a-voir-a-faire/caminantes-exposition-photo-crise-migratoire-venezuela-346020> ; <https://www.mambogota.com/en/exposicion/estorbo/>]

Ou au contraire, sans se détourner, s'astreindre à un temps long devant la brutalité crue cynique des gouvernants lorsqu'ils animent leurs émissions radiophoniques et télévisuelles populistes.



Capture d'écran du film *Un recorrido* Emission de Diosdado Cabello « *Con el manzo dando* », 30 mai 2018

Appelant à l'aide les journalistes de l'AFP pour donner à voir tout aussi frontalement des résistances.



Capture d'écran du film *Un recorrido*

La perspective de Marie-José Mondzain est un fil tendu fragile sur lequel ce montage a cherché sans le savoir à tenir l'équilibre.

« Le montage est une activité de composition au sens musical, qui va donner la mesure, la tonalité de la frappe qui organisera les possibilités d'une réception ouverte.

[...] Il ne faut pas que le tout du sens soit joué. Autrement dit, le montage est une opération de mise en activité du regard auquel on s'adresse.

Il s'agit de mettre en activité un regard qui reste mobile, non assigné à résidence et disposant de sa pleine capacité de penser, de juger.

Le métier de monteur se trouve donc dans la situation d'une profession politique puisqu'il s'agit bien de proposer au spectateur les conditions de son émancipation, de lui permettre d'en disposer librement »

(Mondzain Marie-José, *Le blog documentaire, Temps et montage*, 2011)

Nommé film-poème¹⁴ pour marquer simplement l'endroit d'un geste de recherche création et ne pas faire attendre sur celui d'un travail de recherche académique.

Pour autant, mis en dialogue avec les perspectives de collègues universitaires spécialistes lors de projections débats et de journées d'études qui cherchaient à déplier les enjeux de la situation vénézuélienne¹⁵.

¹⁴ « Comme la poésie – ou comme poésie -, le montage nous montre que « les choses ne sont peut-être pas ce qu'elles sont [et] qu'il dépend de nous de les voir autrement » (Maurice Blanchot, « L'effet d'étrangeté », cité par Georges Didi-Huberman, *Quand les images prennent position*, éditions de minuit, 2009, p.77).

¹⁵ [Projeté pour la première fois en février 2019](#) dans une séance du laboratoire de recherche Clersé ouverte au « tout-public », première des quelques projection-conférence-débats à deux voix avec Paula Vásquez Lezama.

Mouvement poursuivi entre août 2018 et mars 2020, pour des tentatives de réponse à l'invitation faite par les dernières images du film,



Capture d'écran du film *Un recorrido* (fin)

et chercher à documenter certaines des routes de l'exil au cours de plusieurs séjours à // et depuis // la frontière vénézuélienne - colombienne¹⁶.

¹⁶ - « Une enquête sensible sur l'exil vénézuélien. Une invitation à suivre les routes andines prises à pied et en bus, et à partager certains de leurs territoires d'attente », *Amérique latine. Politique, Sociétés, Histoire*, Centre d'études mexicaines et centraméricaines — CEMCA, Centre d'études mexicaines et centraméricaines — CEMCA, Association de recherches sur l'Amérique latine, 2023

- « On les appelle 'las y los caminantes', celles et ceux qui marchent », Métropolitiques.eu, Métropolitiques, 2020 ;
- les montages sonores publiés sur Soundcloud, « Venezuela en camino // sur les routes », <https://soundcloud.com/stephanie-pryen> entre Cúcuta et Santiago de Chili.